

LA ENCRUCIJADA ANTILLANA*

Miquel Izard
Universitat de Barcelona

Y te acosan de por vida azuzando el miedo, [...] vendiendo gato por liebre a costa de un credo que fabrica platos rotos que acabas pagando tú.

Joan Manuel Serrat

Esta entrega sobre el rechazo a la colonización, trata de gente de todas las etnias, nativos, africanos o europeos en el Caribe, entrevero de atrocidades, amalgamas y enfrentamientos.

1. Quienes ya estaban

1.1. Cultura hedonista, ociosa y autosuficiente

Si a Colón y su gente les hechizaron peculiaridades culturales de nativos antillanos, el asombro creció con el paso de las décadas, pues aquéllas permanecían y eran cada vez más singulares comparadas con las europeas a medida que seguía implantándose el capitalismo. Labat sostenía capaz no había en el orbe un pueblo más celoso de su libertad y resistiéndose de forma más contumaz a cualquier ataque, por sutil que sea y añadía "se moquent-ils de nous autres, quand ils voyent que nous portons respect, & que nous obeïssons à nos Superieurs. Ils disent qu'il faut que nous soyons les esclaves de ceux qui nous obeïssons, puisqu'ils se donnent la liberté de nous comander & que nous sommes assez lâches pour executer leurs ordres. Il n'y a que les femmes à qui on

* Pude investigar en la John Carter Brown Library, de la Brown University, Providence, merced a una ayuda del MEC, PB 95-0885 y a una fellowship de aquélla. Me complace dejar expresa constancia de la eficacia y gentileza de todo su personal.

commande dans ce païs-là; & quoique ce soit d'une manière douce & honnête" (IV, 319).

Delaporte era parco definiendo la autosuficiencia, "Ces hommes simples n'ont pas multiplié, comme nous, les objects du bonheur & par conséquence les obstacles pour y parvenir. Leurs désirs sont bornés, leurs besoins en petit nombre, & facilement satisfaits" (240). Chanvalon repetía la primera frase, añadiendo, "Ils sont facilement satisfaits. Ils n'ont que le nécessaire & ne connoissent pas le superflu. Les uns ne sont pas humiliés pour élever les autres". Pero veíalo lesivo, opinando, "Leurs yeux stupides sont le vrai miroir de leur âme; elle peroît sans fonctions, leur indolence est extrême. Jamais de soucis pour le moment qui doit succéder au moment présent" (51).

El autor anónimo de las *Notes* opinaba igual usando curiosa frase, "Ils ne s'inquiètent de rien et la provoisance n'est pas leur vertu, quand ils ont dormi ils vendent leur lit" (84); y Gautier en capítulo sobre usos caribes, a los que admiraba, decía "n'y a point d'hommes sur la terre qui vivent plus contents & plus heureux & qui soient moins vicieux, moins contrefaits, moins tourmentés de maladies [...] et plus sociables; ils sont tels que la nature les a produit, cest-à-dire, dans une grande simplicité & naïveté naturelle; ils sont tous égaux sans aucune sorte de superiorité n'y de servitude & à peine reconnoit-on quelque sorte de respect, même entre les parents, comme du fils au pere, nul n'est plus riche n'y plus pauvre que son compagnon & tous bornent leurs desirs à ce qui leur est utile & précisément nécessaire, méprisant tout le superflu comme indigne d'être possédé [...]; on ne remarque aucune police parmi eux, ils vivent tous à leur liberté, boivent & mangent quand ils ont soif ou faim, travaillent & se reposent quand ils leurs plaît & n'on aucun souci, je ne dis pas du lendemain, mais du déjeuner au diner, ne pêchant ou ne chassant que ce qui leurs est précisément nécessaire pour le repas présent, sans se soucier du suivant, aimant mieux se passer de peu que d'acheter le plaisir d'une bonne chère avec beaucoup de travail" (182). Le pasmaron sus cuerpos y salud, llegaban a 120 años sin achaques ni arrugas en la frente. Más allá añadía, "Ils ont le raisonnement bon & l'esprit aussi subtil que le peuvent avoir les personnes qui n'ont aucune teinture de lettres [...] très peu vicieux & ne sçavent guère de malicie que ce que nos François leur en apprennent. Ils sont tous d'un tempérament très mélancolique & rêveur [...] Ils se piquent d'honneur mais ce n'est qu'à nôtre imitation & que depuis qu'ils ont remarqué que nous avons des personnes parmi nous lesquelles nous portons beaucoup de respecte, ils sont bien aise d'en avoir quelqu'un pour compère, cest-à-dire pour amis", al que imitan en todo (185).

Consecuencia de lo anterior fue una ética peculiar, basada en la solidaridad, la reciprocidad y la cooperación; Gautier recordaba cómo colonizadores de Guadalupe llegados de San Cristóbal, 1635, estuvieron a punto de perecer de hambre, pero, como sucedió con primeros colonos británicos en América del Norte, los nativos les socorrieron, aunque lamentaran tantos viajes de los franceses, temiendo no eran sino para conocer la isla y atacarles (154 y ss.). Pacifique, estuvo tres semanas circunnavegando Dominica, bajaron cada día a tierra para

conversar con los *salvajes*, de los que conseguían todo tipo de frutas o pescados, por deferencia con el gobernador que estimaban y consideraban, también visitaron sus casas donde se les recibió muy bien (5). Para Pelleprat se respetaban, jamás discutían ni se contradecían, a la vez que citaba su hospitalidad y generosidad (83-84).

El ámbito de las creencias es de los que generaron más extrañeza. Bouton refería su agnosticismo, "De religion on n'en recognoist aucune parmi eux. Ils ont quelque coignossance de l'immortalité de l'âme, d'autant qu'ils donnent aux âmes des defuncts, comme les Canadois, des hardes, des viures durant quelques iours & des meubles pour les servir", citaba ritos que tenía por bárbaros y reconocía su notable habilidad para predecir el futuro (105-108). También Breton mentaba el agnosticismo, añadiendo, en su lengua no hay nombre para religión, ni algo a manera de divinidad, rindiéndole algún culto, no por amor sino por el temor de no recibir de ella algún mal y hablaba mucho del diablo (I, 53-56). Para el sacerdote Biet, ignoraban cualquier divinidad, falsa o verdadera (359), idéntica frase dedicó un capuchino a aborígenes del Llano del Orinoco. Sostenía Gautier que sobre religión había escuchado un poco de todo, insistía que tenían alguna adoración y lo que él calificaba de brujos (187).

Hennepin dedicaba dos capítulos a la cuestión y opinaba, "Quoi qu'ils ayent l'esprit extrémement changeant, très-léger & inconstant dans toutes leurs entreprises, néanmoins ils sont de l'humeur des Hérétiques en matière de Religion; car ils sont si obstinez & attachez à leur Chemeen & à toutes leurs autres superstitions, que tout ce qu'on peut dire pour leur faire voir que c'est le Diable qui les trompe sous ce nom, n'est pas capable de les en faire démordre: ils n'ont non plus que les Calvinistes, ni Prêtre, ni Autel, ni Sacrifice; ce qui ne se voit point je crois chez tous les autres Payens. Ils ont étouffé par leurs passions brutales, par les mœurs barbares & par leur vice de bête". Insistía, tras veinte años predicándoles no le hacían caso alguno, tenían un diablo al que ni culto le dedicaban. La cuestión le turbaba, los tenía por gente bestial, o mejor por bestias con apariencia humana; no apetecían las delicias celestiales pues para ello era preciso morir y como no tenían más deseo que los placeres terrenos se molestaban cuando se les decía de ir al Paraíso; no deseaban cambiar los bienes presentes por los del porvenir, dejar lo que poseían a cambio de lo desconocido, "ils se donneroient volontiers au Diable pour vivre long-temps" (522-534).

También se sorprendió Chanvalon, "Par toutes les questions que je leur ai faites, je n'ai pu découvrir qu'ils eussent aucune religion. Ils ont sur la Divinité cette opinion si ancienne & répandue, que l'on retrouve dans presque toutes les nations ignorants & barbares; ils croyent un bon & un mauvais principe" (44-45). Pelleprat era breve, "les sauvages de ce pays n'ont point de Religion réglée" (76). Mientras a Rochefort le escandalizó, capítulo titulado "De ce qu'on peut nommer Religion parmy les Caraïbes", pues, "Il n'est point de Nation si Sauvage, ni de Peuple si Barbare qui n'ait quelque opinion & quelque croyance de la Divinité [...]. Et ailleurs la nature même a imprimé la conoissance de la Divinité en l'Esprit de tous les hommes. [Pero todos los nativos americanos] n'ont à

ce que rapportent les Historiens, aucune espèce de Religion & n'adorent nulle puissance souveraine (413 y ss.).

Bouton mentaba poligamia, que tomaban o dejaban las esposas a discreción y, nadie más lo dijo, que las maltrataban y podían matarlas; citaba también el cariz libertario de su sociedad, "n'y ayant parmi eux aucune iustice non plus que superiorité; chacun fait ce qu'il veut" y le sorprendía que un capitán no tuviera autoridad (105-120). Biet insistía sobre el mentado carácter, "C'est une chose tout à fait étonnante, que ces peuples, parmi lesquels nous habitons, n'ont été retenus iusqu'a présent par aucunes loix divines ny humaines, vivans dans une ignorance parfaite d'aucune divinité, soit fausse o vraye. Ils se sont maintenus dans une vie tout à fait brutale, dans une très grande liberté sans autre pensé que de satisfaire à leurs passions déréglées & de contenter la chair & les appétits, sans redouter aucune divinité, ny de loix politiques qui les fassent apprehender ses châtimens pour leurs crimes, ou qui leur donne des recompenses pour les belles actions. Ils n'ont aucune Religion" (359).

Labat tras referir que no maltrataban a los prisioneros; añadía, "sont indolens & fantasques à l'excés [...] ils ne peuvent souffrir d'être commandez [...]. Ils ne font que ce qu'ils veulent, quand ils veulent & comme ils veulent, de sorte qu'il arrive souvent que quand on a besoin d'eux, c'est pour lors qu'ils ne veulent rien faire, ou que quand on veut qu'ils aillent à la chasse, ils veulent aller à la pêche [...] Le plus court est de ne s'en point servir, ou de ne compter jamais sur eux, ni leur laisser rien entre les mains, car ils sont comme enfans à qui tout fait envie & ils la passent sans beaucoup de façon, en prenant, mangeant ou buvant ce qu'on leur laisse sans discretion" (II, 31, 74-75). Hennepin opinaba, "sont entièrement indépendants & c'est un des grans obstacles de leur conversion: ils n'obeissent même à leur père & le père ne commande pas à son enfant. Il n'y a aucune police ni civilité parmi eux, chacun fait ce que bon lui semble" (547-558).

Delaporte, como otros, entró en flagrante contradicción, sostenía, no lo hizo nadie más, "Le gouvernement de ces Indiens étoit despotique, cependant les souverains n'abusoient pas de leur pouvoir", opinando más allá, "l'autorité [del jefe] n'est reconnue que pendant la guerre" (26-27 y 256). A Charvalon le espantó la forma de unión, "Leur inclination fait leurs mariages, ils se prennent & se quittent selon cette même inclination [...]. Ils n'ont point à se plaindre de l'infidélité de leurs femmes. [...] elles ne se sentent nées pour obeir, en se soumettant" (52).

Para Rochefort eran de natural dulces y apacibles; "si enemis de la sévérité, que si les Nations qui les tiennent pour Esclaves, comme sont les Anglais, qui par ruse en ont enlevé plusieurs [...] les traittent avec rigueur, ils en meurent souvent de regret. Mais pour la doucer, on gagne tout sur eux; tout au contraire des Nègres, qui veulent être menez avec rudesse, autrement ils deviennent insolens, paresseus & infidèles. [...] En un mot, ils vivent sans ambition, sans chagrin, sans inquiétude n'ayant aucun desir d'acquérir des honneurs ni d'amasser des richesses" (401).

Bouton mentaba, por supuesto, holgazanería y fue de los primeros en sorprenderse, pues pasaban el tiempo en el lecho, o debajo, bebiendo, charlando y haciéndose peinar por sus mujeres. Sin embargo reconocía que la vida que llevaban les parece agradable y les satisface. Del carácter decía Breton, son *liberales* entre ellos, dándose unos a los otros lo que poseen y añadía, en principio no son crueles; y, por descontado, mentaba pereza, expresándolo con frase concreta, prefieren ayunar a trabajar. Despreocupados por el mañana, sólo almacenaban un poco de mandioca y alguna patata. No ansiaban oro, plata o piedras preciosas. Reconocía que vivían contentos, afirmando que alcanzarían la felicidad, si la religión cristiana hubiese templado algo su barbarie y vileza.

Gautier, volvía sobre la pereza y las dificultades que enfrentaban para trabajar, jamás piensan en el futuro, siempre acostados en sus hamacas, de las que no salen si el hambre no les aprieta. Pero, añadía, "ils menoient à mon avis la vie du monde la plus heureuse avant qu'ils connoussent les Européens, car ils n'étoient inquietez d'aucune chose [...]; de vivres, la terre & la mer leurs en fournissoient quand ils en avoient besoin & ce n'est que depuis qu'ils ont quelque commerce avec les François, qu'ils commencent à travailler pour avoir de l'eau-de-vie" que les enloquece; van a la doctrina porque les dan licor y alguno se ha hecho bautizar varias veces pues los misioneros no saben distinguirlos" (87-88). Para Hennepin "vivent plus longtems [...] parce qu'ils mangent peu & souvent & n'ont aucun souci, sans ambition, sans chagrin, sans inquiétude. Comme ils n'ont aucun désir d'acquérir, ils ne font point de provision, ils en vont chercher à mesure qu'ils ont faim. [...] ils ne pensent qu'au present" (547-558).

Según Coppier, los nativos de Montserrat cultivaban yuca y patata y los de las islas cercanas iban a Antigua a cazar iguanas, pescar camarón y cultivar aquella para hacer casabe (28); Pacifique añadía que los de Dominica sembraban en María Galante (6) y Rochefort que Bieque era poco visitada salvo por gente de San Vicente que a veces iban a pescar o a labrar sus pequeños huertos que tenían esparcidos por diversión, también citaba mucho caribe en Dominica, reiterando que visitaban con frecuencia María Galante, a pescar o sembrar, como hacían así mismo en Santa Lucía (10, 20-22 y 12-13). Insistían otros, y si los nativos podían pescar y cosechar en islas más o menos alejadas de aquellas donde residían era porque reinaba la armonía entre ellos y navegar no presentaba más riesgos que los naturales que sabían vaticinar.

En efecto, varios viajeros mencionaron estas cualidades caribes, Bouton relataba su habilidad pilotando canoas y piraguas, con las que podían desplazarse a doscientas leguas, de isla en isla, previendo con certeza clima y tempestades, sólo observando el cielo y los astros, en los que tanto entendían. Breton también mentaba este conocimiento y su capacidad de presentir cambios climáticos (I, 53-56).

El filibustero refería en primer lugar su memoria histórica; al llegar a Martica, los caribes se atemorizaban pensando eran hispanos; luego, cuando los galos decidieron partir los nativos temieron que los castellanos volvieran y debieran refugiarse en los montes. El dominico Breton preguntándose por qué que-

daba tan poco caribe respondía que los españoles los asesinaron sin piedad en Guadalupe, San Cristóbal y lo intentaron en Dominica, sucumbiendo, víctimas de la viruela, los pocos sobrevivientes. Concluía, los europeos, holandeses, ingleses o hispanos y los arawacs, sus enemigos, los raptaban o asesinaban. (I, 53-56). Gautier, tras señalar que de natural eran buenos, dulces y afables, tenía a los de Dominica por restos de masacres perpetradas por hispanos en Cuba, Puerto Rico y otras islas (187).

1.2. Desdeñando y oponiéndose

La primera forma de resistencia fue la huida. Cuando los nativos percibieron, en toda su crudeza, el cariz moral de los conquistadores españoles y su proyecto colonizador, algunos de los atrapados en las grandes Antillas, madres de todas las colonias, consiguieron escapar, otros, en las demás islas, pudieron hacerlo antes de que llegaran los civilizadores cazadores de siervos; lo que posibilitaba su maestría al remo. Expediciones iniciales de otras monarquías o estados europeos al llegar a islas que Castilla negligía, teniéndolas por inútiles, dieron allí con otros blancos, hablaré de ellos en un próximo apartado, y nativos.

Rocheftort, mediado el 17, describía muchos caribes en Dominica, cuyo cacique había sido de los más respetados (20-22) y Roggeveen prevenía se podía arribar a la isla "aviendo buena guardia de los indios, por quanto no se puede fiar dellos" (35). Casi cien años más tarde Bellin citaba en el proemio unas *Mémoires* de comisarios del rey francés, 1755, sobre reclamos ingleses en América, afirmando que los caribes usufructuaban San Vicente y Dominica, bajo protección real (X): a poco el ilustrado Chanvalon lamentó que eliminados por la agresión europea o incompatibles con los occidentales, sólo quedara alguno en las islas del Viento y los demás se hubiesen retirado al continente, lo que sostenían otros viajeros. Detallaba restos en Guadalupe o Dominica, pero no en Martinica, ni otras, salvo San Vicente (38-57). Boyer-Peyreleau citaba María Galante, dependiente de Guadalupe, ocupada por caribes hasta que, 1648, llegaron franceses de ésta (I, 305 y ss).

Por supuesto los nativos intentaron defender su tierra del acoso; según Bouton, hablando de Martinica, Colón y su gente pasaron de largo por temor a los antropófagos y franceses de Nambuc, gobernador de San Cristóbal, fueron los primeros europeos, 1635, en habitarla; añade que enfrentaron la resistencia de los nativos, ayudados por sus vecinos de Dominica, San Vicente y otras (34 y ss). Y Pelleprat, de la misma orden, refería que Nambuc tanteando quedarse en Guadalupe y Martinica obligó a los *salvajes* a cederle una parte de la primera y a retirarse de la otra (4). Añadía, caribes de Dominica no toleraban galos en María Galante y no sólo los mataron, intentaron unir a todos los nativos en una conjura general contra los blancos, por el descontento provocado por franceses en islas próximas. Acusaba a los caribes de muchos ataques en 1654 a barrios de Granada y Martinica, robando, incendiando casas, zurrando hombres y llevándose mujeres (79-80 y 89-90).

Rocheftort citaba franceses establecidos hacía unos seis años en Granada, enfrentando graves conflictos con los indios, que contestaron con las armas su ocupación durante meses. Suelta que el gobernador de Martinica les obligó a aceptarlos por su propio interés, "fondez principalement sur la grande avantage qu'ils recevroient du voisinage des François, qui les assisteroient en tous leurs besoins". Los colonos pudieron rechazar la embestida de los *salvajes* o de cuanto quería perturbar el reposo que disfrutaban en tan amable lugar. Decía de Martinica, galos y caribes convivieron mucho tiempo en armonía, pero peleaban desde hacía cuatro años, éstos trajeron fuego, desolación, muerte y "tout ce que l'esprit de vengeance leur a pu dicter de plus cruel, pour contenter leur rage & pour assouvir la brutalité de leur passion". Empezaron sin avisar, "selon leur cotúme"; los de Dominica y San Vicente tantearon pactar con los de Tierra Firme e incluso parlamentaron con arawacs, antiguos enemigos. Pero fallaron y, vencidos, fueron arrinconados a montes inaccesibles. El gobernador de Guadalupe, pobló de nuevo la isla y erigió un fortín, para reprimir a los que se oponían a su plan, habiendo muerto veinte hombres enviados de avanzada (9-10, 13, 20-22).

Detallando colonias británicas, citaba Rocheftort Antigua, Barbada y Montserrat, donde caribes de Dominica y otras islas, hacían razias frecuentes; la aversión que sentían contra Inglaterra era tal, que les atacaban una o dos veces al año, matando varones, incendiando, robando y llevándose mujeres y chiquillos (27-28). Tertre refiere choques con aborígenes por doquier y sin cesar, en colonias francesas como Santas o María Galante. Caribes de Dominica, tras el ataque, 1653, a Antigua, al volver a su tierra, viendo que de Martinica les habían agredido, robado y violentado mujeres e hijas, y no pudiendo atacarla, decidieron vengarse en María Galante (417 y ss). Al año, hubo choques en varias islas, pues Francia ocupaba ésta, Santa Lucía y Granada (I, 465). Más allá acusaba a los *salvajes* de hacer la guerra a los ingleses de manera "cruelle, lâche & brutale" (IV, 79). Según Bellin, éstos llegaron a la vez a Montserrat, Nieves y Barbada y hallando caribes que se opusieron al asentamiento, se fueron de la primera, pero regresaron y aplastaron la resistencia de los nativos, cuyo número había disminuido mucho (128).

Chardon, daba más información de Santa Lucía, los caribes iban de vez en cuando a pescar tortugas, unos franceses se quedaron, 1640, y el segundo gobernador cometió la imprudencia de relacionarse de forma íntima en exceso, aposentándose entre ellos, fue inmolado, así como su sucesor. Luego la isla fue atacada por ingleses, que sostenían les pertenecía y hubo nuevos combates con los aborígenes (1).

Si Bourgeois mentaba en Granada el lugar llamado les Sauteurs, donde algunos *salvajes*, perseguidos por franceses, se suicidaron desde la cima del peñasco (11-12); Ledru, hablando de la resistencia caribe en sotavento, dice que realizaron frecuentes incursiones en las costas de Puerto Rico; caían de improviso y saqueaban los nuevos poblados, lo que repitieron seis veces hasta 1530, por ello mucho hispano, harto de luchar contra naturaleza e indígenas, abandonó la isla, 1532, pasando a Trinidad (II, 118 y ss.). Y Léonard, en viaje a Dese-

ada, visitó las cuevas de un viejo volcán donde, según la tradición, se refugiaron los nativos al ser echados de otras islas (234).

Boyer-Peyreleau, a pesar de publicar mediado el 19 recoge mucha información; en el barrio de l'Anse-Bertrand, aún vivían 7 u 8 familias, "unique reste de ces aborigènes infortunés, sur lesquels les Européens ont usurpé la Guadeloupe", subsistían de la pesca, conservaban de sus antepasados la ociosidad y siendo étnicamente caribes se les veía como mulatos, por color y lengua (I, 273-274). Más allá, mentaba paces entre Francia y España (1659) y entre aquélla, Inglaterra y nativos (1660), acabando con enfrentamientos y cediendo los caribes a sus vencedores todas las islas, salvo Dominica y San Vicente, que se reservaron para los remanentes de su "malheureuse population", reducida a unas 6 000 personas. En aquélla quedaban en 1732 unos 938 indígenas y en 1778 unas 30 familias (II, 231). Regnault describiendo colonias españolas, decía que la agresión castellana implicó que muchos nativos de Santo Domingo pasaran a Cuba, organizando allí la resistencia (97 y ss).

1.3. De señores a siervos

Los nativos lucharon, en primer lugar, defendiendo su libertad y la forma lícita de perderla era cayendo en la servidumbre, de lo que se beneficiaron castellanos y lo intentaron, luego, otros europeos. Queda poco, pero bastante, testimonio precisamente por el revuelo organizado por cortes rivales de Madrid, denunciando tropelías y atrocidades de los primeros *descubridores*.

Pacificque enteraba que en Dominica había 3 000 indios, restos de los que los cristianos habían cazado en otras islas y Tierra Firme (20-21). Poco después Mavrile, asentando los siervos, enumeraba *engagés* y *sauvages*, menos usados por los franceses que por los holandeses, éstos iban a cazarlos en su tierra; decía de los de San Eustaquio "ausquels on ne fait pas meilleure composition qu'aux Nègres; mais il n'en faut pas attendre, ny la fidelité, ny le service" (78-79). Para Pelleprat, también los galos se valían de *sauvages*, tantos aún como africanos, le parecían de mejor físico y temple, más dulces y tratables y agregaba "n'ont pas moins d'esprit que nos païsans de France" (50-58).

Las primeras páginas, sin numerar, de la *Relation* contenían una "Description sommaire des établissement des Isles", pormenorizando la esclavización hispana de nativos que llamaban antropófagos. Labat, significaba que alguna nave francesa yendo a comerciar a Margarita y bocas del Orinoco, de regreso, traía esclavos nativos, que debían adquirirse con mucha cautela, pues "c'est toujours le même génie, le même naturel, les mêmes inclinations". Salvo los de 7 u 8 años, era difícil educarlos y convertirlos en buenos criados. Lo que da pista indirecta de en qué consistían las razías para obtener mano de obra, capturar niños y mujeres y asesinar varones y ancianos (II, 75-76). Y Préfontaine, en capítulo dedicado a *Des Indiens*, decía tratar de ellos sólo en relación a los servicios que podían obtener los colonizadores; añadía que los lusos excelían en el "art de

subjuguer ces peuples", se les había reprochado la violencia al respeto, y se preguntaba si los franceses no eran, en esto, ligeros e inconstantes (132).

Según Boyer-Peyreleau galos, ingleses y holandeses compraban a los caribes prisioneros que capturaban a sus enemigos, los arawacs de Tierra Firme, aunque sólo servían para la caza y la pesca y fallecían de melancolía de someterseles a otros trabajos. Decía ocurrir lo mismo con *sauvages brésiliens*, que aventureros holandeses pillaron, durante su primera guerra con portugueses en América. Tratados con dulzura, sin mentarles su esclavitud, aceptaban la situación, capaces de hacer cualquier cosa, excepto roturar la tierra (I, 110-111). Luego revelaba que había sido costumbre comprar y vender nativos como esclavos, pero un arrête du conseil d'état, 2/03/1739, lo prohibió, y declaró libres a cuantos fueran a las colonias francesas (II, 300-301).

2. Transportados

2.1. Rechazando la esclavitud

Los africanos, refutando el dictamen de sabios, curas y viajeros, intentaron por todos los medios posibles recuperar la libertad o, como mínimo, protestar por la opresión. Dado el mismo carácter del sistema, rebeldías e insumisiones debían ningunarse o enmascararse, pero nos han llegado bastantes referencias. Según Tertre más de 60 negros de Capsterre, Guadalupe, 1639, hartos de maltratos se volvieron *Marons*, es decir, precisa él, emboscados con mujeres y niños, bajaban cada día, a robar y violentar viajeros. El general de Poincy envió 500 soldados, pero los huidos habían erigido un fuerte en la montaña y se defendían; finalmente vencidos, lo más fueron quemados en sus casas o, presos, fueron descuartizados. Otro tenía 3 años fugado y turbaba el orden con su proceder, soliviantando a los demás que por la menor causa se iban, y se decidió capturarlo como fuese. Mentaba también una revuelta de angolas de Guadalupe a fines de 1656 (I, 153 y 500 y ss.). En Martinica había unos 350 dirigidos por Francisque Fabulé, sólo cogían alimentos, pero se temía pudieran aliarse con nativos. El poder quería acabar con el riesgo descuartizando al guía, un castigo ejemplar para preservar la sumisión y liquidar "toute cette canaille, jusques à ce que l'on les eut tous pris ou exterminés". El acoso fracasó, al pasar los cimarrones a bosques impenetrables. Más tarde el jefe les traicionó consiguiendo la libertad tras entregar a alguno de los suyos (III, 201 i ss).

Según Labat, quien detenía fugados recibía 500 libras de azúcar, el perseguidor podía disparar contra ellos y reseñaba frutos y caza que les permitían sobrevivir en la selva (I, 132-133). Le asombraron tantos negros en Barbada, unos 60 000, y el trato que recibían de ingleses, mal alimentados, quizá por su bajo precio; y refería reciente revuelta casi general en Martinica (IV, 400-404). Delaporte citaba penas aplicadas a fugados, la primera vez, detenido tras un mes, se le cortaban las orejas y se le herraba la Flor de Lys en la espalda, de reincidir se le cercenaba la corva y a la tercera vez, se le condenaba a la horca.

Había en Surinam cimarrones organizados en una comunidad estructurada e invencible de 27 000 personas; aprovechaban las ventajas del terreno para frenar u obstaculizar a los rastreadores. Llegaban a cualquier lado de la colonia obteniendo comida o arrasando plantaciones y tenían datos para orientarse, me temo que de los esclavos; casi todos tenían pareja y en su defecto las nativas no les rechazaban; se quiso negociar un tratado con ellos, pues se temía proliferasen (168 y 345).

Bellin describía la cimarronera formada en Jamaica por blancos, negros y mulatos cuando los españoles rindieron la isla; aumentaron con escapados de plantaciones inglesas, deviniendo invencibles y se escondían en cuevas (6 y 58). Narra Bourgeois lo que habría supuesto el fin colonial de Curazao, 1750, de fraguar la revuelta general de siervos tramada por blancos. Después daba pistas sobre los caminos de evasión, Granada estaba tan cerca de Tobago que estaba prohibido a los colonos dejar canoas sin una cadena de hierro; pero reconocía que, sin embargo, muchos desertaban; citaba un pueblo a dos leguas de Santo Domingo, refugio de fugitivos de la parte francesa de la isla (7, 14 y 72). Aludía Romanet otros escapismos, los lbo se ahorcaban en grupos en un mismo árbol, creyendo que viajarían juntos, y añadía que a riesgos y desastres que podían arruinar a un colono, debían añadirse los envenenamientos (111-112). Según Regnault, hacia 1659, Jamaica importó perros de Cuba para acosar a esclavos huidos; da más detalles del cimarronaje y pormenoriza una revuelta general de 1760; se exigió que colaboraran los cimarrones y trajeran las orejas de los muertos, después se supo lo eran de caídos en la batalla. Se trajeron más canes de Cuba, facilitando la victoria inglesa, para otra revuelta de esclavos y cimarrones, 1795-1796; 600 prisioneros fueron deportados a Halifax (106,110 y ss. y 114 y ss.).

Boyer-Peyreleau citaba cimarrones en Guadalupe, en los montes del Quartier de Sante-Rose, comunicando con la cima de Pointe-Noire; un millar, cultivando o cazando jabalí que vendían incluso a esclavos, tenían vínculos secretos y le aleló que prefiriesen "cette liberté, toute miserable qu'elle est, aux fers les plus légères, tant l'indépendance a d'attraits pour tous les hommes" (I, 125 y ss.).

Butel, en su obra general, cita resistencias y revueltas negras; durante las guerras de finales del 17, intentando Inglaterra, Francia y Holanda, se sublevaron los esclavos del enemigo. Jamaica presencié en 21 años, 1669-1690, siete revueltas importantes y no hubo piedad con los alzados. Niega lazos de solidaridad entre siervos e incluso a alguno se le utilizaba para combatir a los amotinados; añade que en la mayoría de colonias privó el descubrimiento de complots dando lugar a atroces castigos. En Barbada, 1675, bozales recién llegados intentaron liquidar los blancos y organizar un reino negro; fueron quemados 6 detenidos y decapitados 11. En Martinica, 1710, 200 esclavos pensaron incendiar Saint-Pierre y las plantaciones vecinas. En Saint-Domingue, 1691, en plena guerra con España, 2 negros que pensaban matar a los blancos, fueron quemados vivos. Entre aquéllos cundió el pánico y el temor pudo llevar a magnificar la realidad (250 y ss.).

2.2. Engagés

Durante la primera colonización francesa, acometida por gentes de pocos recursos, se contó con esta variante de trabajo forzado para bregar en condiciones climáticas arduas. Según Pacifique, Guadalupe era, 1646, la tercera y última habitada por galos, unos 1 000. Le maravilló que la mayoría volviera a Francia, tras 6 años, con tanto peculio como al salir, sugería utilizar esclavos negros y no servidores blancos (10-18); Mavrile detallaba en Martinica negros, indios y blancos, entre éstos los llamados 36 meses, porque debían servir 3 años por el pasaje (32); y, a poco, Gautier, lo repetía, añadiendo que cuando escaseaban los africanos ninguna nave podía zarpar de Francia sin cargar jóvenes para las islas, a trabajar, según él, como negros, implicando que de momento el gobierno obtuviera muy poco de la colonización, acometida más "pour la grandeur & la gloire de son Etat, que par aucune autre considération" (54 y ss).

Debien concluía que el incremento de africanos, lento hasta 1680, se disparó desde 1690, debido al éxito de la caña y al fracaso de otros cultivos, a las Compañías de colonización y a la burguesía comercial con grandes plantaciones. Menos que *engagés* blancos desplazados por esclavos negros, fue la gran propiedad, base de la plantación, relegando la pequeña heredad, cayendo en la economía colonial el valor de tabaco, alimentos o índigo (72-76). Para Boyer-Peyreleau los *engagés* eran servidores-esclavos y citaba una ley de 1719 ordenando llevar a los vagabundos a colonias, pero dada su gran mortandad debió recurrirse a africanos (I, 111-114). Añadía que los siervos blancos desaparecieron casi a principios del 18, cuando, 1716, se obligó a los colonos a tener como mínimo uno por cada veinte negros y volvía a mencionar la ley de 1719, del consejo de estado (II, 299-300).

Según Regnault los *engagés* ingleses debían trabajar siete años y eran peor tratados que los galos y recordaba que Cromwell vendió más de 30 000 irlandeses en Jamaica y Barbada (21).

También aquí es útil la recopilación de Moreau de Saint-Méry: un Arrêt del Consejo de Estado, 28/02/1670, reducía el *engagement* a 18 meses; otro del Consejo de Martinica, 16/02/1671, condenaba a servir como tales a los vagabundos; una Real Orden, 30/09/1686, mandaba que su número igualara al de negros; una Ordenanza del intendente de las islas, 27/01/1700, mandaba tratarlos bien; otra del mismo, 15/09/1700, alertaba que se acimarraban, como los negros, y muchos en Saint-Domingue huían a la parte española; quien les capturase sería premiado con 4 escudos a pagar por el amo, cobrándoselo con 6 meses más de servicio; una Orden de los Administradores, 21/10/1713, obligaba a colonos o *habitants* tener un *domestique* por 20 africanos (I, 190, 220, 434, 638, 649 y II 397).

Butel, en su obra general, detalla sus penurias; muchos quedaron atrapados por deudas hasta servir por nueve años (179 y ss).

3. Emboscados

3.1. Exodos y diásporas

Niños caribes cazados para devenir siervos, africanos arrancados de su tierra para trabajar como esclavos en las plantaciones, europeos maniatados por contratos leoninos, no fueron las únicas víctimas desde 1492 de la desenfundada avaricia excedentaria; ponerla en marcha implicó la marginación en Europa de millones de gentes, acosados por gitanos, judíos o heterodoxos en el sinfín de trifulcas desatadas con la fe como coartada, hostigados, tachadas de brujas o sodomitas, hubiesen elegido o no esta opción para satisfacer carencias sexuales y afectivas y un muy largo etcétera. Los más de esta gente perecieron en cárceles u hogueras inquisitoriales, pero alguno pudo evadirse y capaz consiguió llegar a América, bastantes rehicieron sus vidas incluso en Antillas que los occidentales llamaban inútiles. El mismo cariz de la evasión supuso pocos testimonios, pero hay bastantes pistas indirectas para imaginar el calibre del fenómeno. Al final trataré el caso concreto, enmascarado y transfigurado, de los bucaneros.

Según Blanchet, docto en la llamada piratería, el 1 de noviembre de 1607, se conminó con la destitución a generales y almirantes y con la muerte, a capitanes, pilotos y contra maestres que tolerasen en sus barcos el transporte de extranjeros. Sostiene que en Cuba y en 1608 eran centenares (42). Si el filibustero que surcó las islas en la segunda década del 17, halló en San Vicente marinos franceses que decían ser náufragos (202), Breton, recordando los inicios del colonialismo, alude a alguna isla, San Cristóbal o Guadalupe o también Guayana, donde había aún, emboscada, gente tan blanca como los francos y con larga barba (I, 53); y Pacifique detallaba en Tortuga unos 225 galos, independientes de la gran Compañía, que decían haberla adquirido con su propio esfuerzo. La comunidad existía gracias a Santo Domingo, de donde traían carne y cueros; añadía, "Si la terre de cette Isle ne vaut guère, les habitants ne valent guère mieux, pour ce qui concerne la religion: car le Gouverneur & les habitants sont presque tous Hérétiques", que contra las órdenes reales estorbaban ejercer su religión a los pocos católicos, habiendo llegado a expulsar a un cura. Le parecía todavía más criminal que estos herejes hubiesen comisionado correspondientes en La Rochelle para que les contratasen algunos *engagés*, pero temiendo no hallar gente para ir allí les decían iban a San Cristóbal y luego los revendían en Tortuga por el doble, "par ce moyen ils mettent de pauvres brebis parmy des loups, au hazard de leur salut, privez de l'exercice de leur Religion" (18-19).

También reseñaba Pacifique Antigua, donde ingleses, hartos como tanto francés de las guerras de su país, se había refugiado para poder vivir sin zozobra, con lo que la tierra rindiera por trabajarla. Añadía el capuchino, que arrasaban consigo un extravío, traiciones y perfidias que cometían a diario con nativos que esclavizaban de poder cogerlos, infamia con frecuencia consumada

amparándose en la bandera francesa, sabiendo que aquéllos estimaban a los galos. Nativos de Dominica, 1635 atacaron a ingleses de Antigua, gritando de tal forma que los asaltados los oyeron a tiempo y huyeron en camisa al monte, los caribes raptaron algunas mujeres y niñas (21-23).

Tertre, por su parte y hablando de la colonización de Guadalupe, cita de paso, 1635, fugitivos franceses acogidos por los nativos (4-5). Poco después (10/1671) una Real Orden dando una amnistia general a blancos de Tortuga y costa de Saint-Domingue, mentaba una revuelta, que empezó comerciando con naves holandesas, pero acabó atacando autoridades que se oponían (Moreau [en adelante M], I, 249). Otra Orden cita "Religionaires et nouveaux Convertis" enviados a las islas, en apariencia penados (M, I, 469). Y al llegar Nambuc a San Cristóbal halló, según Gautier, 25 o 30 galos, refugiados en diversas épocas y por distintas causas, coexistiendo con los aborígenes, quienes les abastecían sin problemas; añade, cómo no, que la venida del gentilhomme les consoló, convivieron más de 7 meses, amándolo como a un padre y obedeciéndole como jefe. Pero la armonía acabó por culpa del diablo que imbuyó a los *salvajes* temor a los forasteros (117).

Delaporte, mediado el siglo 18, hablaba de Anguila, donde vivían sin curas, autoridades, gobierno, ni magistrados, y no se conocía otra colonia más feliz; de San Vicente, refugio de muchas familias inglesas y francesas que preferían la vida libre de los nativos *bárbaros* a las comodidades que les ofrecían sus propias colonias; de Londres mirando de hacerse con Santa Lucía, ocupada desde 1639 por franceses, que hallaron algún europeo vagabundo, viviendo como los *salvajes*, sin gobierno y sin reconocer ninguna dominación (218, 262 y 276 y ss.).

Algo similar decía Bellin 8 años después; alguna familia inglesa se estableció en Anguila, 1650, dedicándose al cultivo y la ganadería, opinaba que por pereza u otras causas la colonia no había prosperado como Barbada y tachaba a sus habitantes de *pobres* y de carecer de *comodidades* que gozaban en las demás islas. Ahora había 150 familias, 8 o 900 personas, a su aire, sin depender de nadie, sin gobierno, magistrados, ni ministros. Añadía de los colonos de Bermudas, contentos con los productos que les ofrecen sus plantaciones apenas comerciaban; quizás porque la vida allí era fácil o porque con poco satisfacían necesidades *esenciales* (131, 155 y ss y 158).

Butel-Du Mont proporcionaba información similar, a veces parece copiada; en Barbada, más visitada por portugueses que por españoles, algunas familias inglesas se habían establecido por su cuenta en 1627, antes de organizarse la primera colonia oficial, San Cristóbal; Lord Willoughby envió colonos a Antigua tres años después de haber obtenido su propiedad de Carlos II en 1666; pero decía que 30 años antes había algunas familias inglesas; mentaba de antiguo en San Critóbal muchos franceses, desertores o naufragos, unidos a los que dejó Nambuc; en Anguila familias inglesas instaladas, 1650, dedicadas a la ganadería y la agricultura, pero cuya gran pereza, "les fait vivre dans l'indigence" mientras en Barbada abundaba todo lo capaz de "satisfaire les besoins essentiels de la vie". Decía como Bellin, la colonia marcha sin ministro, gobernador, ni

magistrado y agregaba que en su tiempo 150 familias vivían "très pauvrement & l'on porroit dire miserablement si elles ne paroissoient pas contentes de leur sort". Adicionaba que las Bermudas devinieron colonia británica, 1612, tras varios intentos privados de paisanos y que la mayoría de gentes fijadas allí, con bienes notables, habían sido atraídas por un clima benigno o por la esperanza de gozar de libertad de conciencia. Producían poco excedente y se daban poco a los negocios. Luego decía que el gobernante inglés, tan tolerante como los holandeses previos, invitó a instalarse calvinistas, protestantes de cualquier comunión, todo tipo de *sectarios* de cualquier credo; en 1730 llegaron valdenses a Carolina y, 1749, el parlamento acogió "Frères de l'Union, Moraviens o Herrembutters", restos husitas que peregrinaron por toda Europa. En 1740 también aceptaron judíos, naturalizándolos tras permanecer en las colonias siete años (3 y ss., 43, 48, 57, 72-74, 120, 123-124, 268-277).

Léonard citaba en Guadalupe blancos o negros viviendo de lo que cultivaban; tras compararlos con *salvajes*, añadía "Ceux qui s'en vont dans l'autre monde n'ont, à leur chevet, ni prêtre, ni médecin, ni noyair; les malades meurent ou guérissent, comme il plaît à Dieu, et de mémoire d'homme il n'y en a pas un qui ait été tué par les remèdes. La nature seule fait les frais de la cure, et le patient ne s'en trouve pas plus mal. Ce qu'il y a d'heureux, c'est que l'air de cette Thébaïde est le plus sain des Antilles, et qu'on n'y restent aucun des maux dont elles sont affligées" (239-240). Mientras Soulastre deploraba sin cesar el atraso de Santo Domingo debido sólo a la pereza de sus habitantes.

Boyer-Peyreleau, en el segundo volumen, detallaba la historia política de las Antillas galas, ya en 1508, algunos franceses, al margen del gobierno, se refugiaron en San Lorenzo y cercanías; sumido el reino en guerras en Italia o internas de religión, Coligny decidió, 1557, llevar calvinistas al Brasil, pero los colonos chocaron por asuntos dogmáticos y fueron derrotados por los portugueses; sondeó una colonia hugonote en Florida, 1564, pero les atacaron tropas españolas que les ahorcaron; Francia se vengó pero renunció al intento. En 1625, hubo el primer establecimiento real en San Cristóbal agrupando franceses que en diversas épocas allí se habían refugiado y vivían en armonía con los nativos. En 1664 al ensayar un control real sobre las islas mediante una Compañía, lograron que ésta fuese reconocida por galos que ya vivían en Martinica y Guadalupe (165, 175, 239 y ss). Y mentando Curaçao, decía que un 75% de los blancos eran judíos (254, nota 1).

Butel trae mucha información al respecto, Le Vasseur instaló una república hugonote en Tortuga y ahuyentaba a los católicos; describía la existencia casi cimarrona de cortadores de palo en la costa hondureña, semejante a la de los bucaneros; alguno incluso lo habría sido, era una vida dura, pero libre, menospreciando la civilización; aunque crecía la presencia de comerciantes de Boston o Salem. Luego volvía sobre el conjunto de los escurridizos, camuflados en islas inútiles, desertores, muchos españoles, amotinados o *engagés* fugados, en especial ingleses, peor tratados que los franceses. Repite que Cromwell vendió 10 000 o más escoceses e irlandeses, en Barbada. En la mezcolanza aún citaba

otros forajidos, así Dieguillo, mulato habanero que acabó comandando una fragata holandesa. Dedicó un apartado a "Des communautés de vie", donde insiste: estos esfumados gozaban de una mutua amistad, eran violentos pero acataban un peculiar código de honor (75, 84 y ss., 88 y ss., 90 y ss.).

Deben mencionar envío a las islas de protestantes y condenados, salidas nunca más numerosas que en tiempos de la Révocation. Pero los textos no aclaran nada y dice que en este mismo 17, fue más cuantiosa la inmigración a las Antillas que al Canadá, había muy pocas mujeres y la mortalidad era implacable (53 y ss.).

Merrien cita a Honfleurais cirujano protestante nacido en 1646 que privado de ejercer por sus creencias marchó a América y devino médico de los filibusteros (143). A inicios del 18 la expansión militar gala en las Antillas aumentó otro problema, el de los desertores; un RD español (3/06/1703) citaba franceses de la parte hispana de Santo Domingo dedicándose al corso y perjudicando las colonias de Francia, debilitándolas ante las inglesas y ordenaba devolverlos. Y una Real Orden (1/06/1707), amnistiaba filibusteros y desertores (M, I, 701 y II, 98); a finales del siglo, otra también amnistiaba soldados desertores de las "Troupes de la Marine et de Colonies", pero estatuyó que en el futuro se incluirían en las cadenas de forzados de los puertos de Brest, Toulon y Rochefort, 13/01/1776 (M, V, 658). Y un tratado entre París y Madrid sobre Santo Domingo y la consecutiva Ordonnance des Administrateurs, 3/06 y 4/12/1777, exigía restituir desertores del ejército y la marina y esclavos (M, V, 771). A poco otra Ordonnance, ratificaba la amnistía a oficiales navales desertores que se entregaran 24/07/1780 y 22/01/1781 (M, V, 51), lo mismo que otra Real Orden, revalidando amnistía general a soldados, al servicio de la marina o las colonias, que hubiesen desertado de Saint-Domingue, 10/01/1785 (M, V, 690).

Hay también referencias a judíos, un Arrêt du Conseil Souverain de la Martinique, 4/02/1658, les prohibía comerciar y seguir viaje, a riesgo de perder el género, pero se les autorizó de nuevo, 2/09/1658 (M, I, 83). Y la Ordonnance de M. de Baas, 1/08/1669, citaba Religionnaires, Juifs, Cabaretiers et Femmes de mauvaise vie (M, I, 180-182). Cuestión que generó jurisprudencia durante todo el período. Una Lettre du Roi, 23/05/1671, daba libertad de conciencia a judíos de las islas y los mismos privilegios que a cualquier propietario (M, I, 225). Y otra Real Orden (30/09/1683) les expulsó por escandalizar (M, I, 388).

A finales de 17 Labat mentaba un judío, Bejamín de Acosta, que comerciaba con españoles, ingleses y holandeses, pero la Compañía de 1664, temiendo que el tráfico hebreo perjudicara al suyo, obtuvo una Ordre de la Cour para expulsarlo de las islas, quedándose los asociados de Acosta con sus bienes. Y si en 1723 se replanteó la cuestión, unas Lettres-Patentes favorecían a los portugueses de las Généralités de Bordeaux et d'Auch (M, III, 49); antes y después hubo muchas medidas en relación con otros marginados: una Déclaration du Roi, 5/07/1721, prohibía enviar más vagabundos y la Real Orden sobre *Engagés* (15/02/1724) deploraba que muchos embarcasen con papeles falsos y desapareciesen sólo llegar a América. Otras Ordenes, 7/02 y 4/06/1730, volvían a amnis-

tiar, ahora de forma absoluta, desertores de compañías francas de Marina que se hallasen en países extranjeros. Poco después una Ordonnance des Administrateurs (28/06/1734), insistía en desertores, pero también en vagabundos; y una del Roi volvía sobre desertores de tropas de las islas, con un premio por cada captura (11/02/1737). Y una Lettre du Gouverneur-General a los Gouverneurs et à l'Ordonnateur du Cap, autorizaba pagar a españoles por los desertores que detuvieren, 1/05/1743 (M, III, 14, 85, 282, 401, 467 y 738)

3.2. *Bucaneros*

Insisto, el tema es confuso, con frecuencia se les confunde con forajidos que ya he mencionado y de manera reiterada se tienen por piratas, mientras se repiten de ellos increíbles majaderías. Moreau, en el *Préliminaire* de su trabajo, enfatizó "C'est d'après cette Compilation qu'on pourra connoître quels principes ont successivement présidé à l'Administration des Isles sous le Vent, depuis que les Boucaniers et les Flibustiers en firent la Conquête vers la moitié du XVII^e Siècle". Luego insistía mentando galos que acosados por sus opiniones viéronse obligados a esfumarse en Tortuga y añadía "On verra avec attendrissement sans doute des Hommes méconnus par leur Patrie, ne se venger de ses mépris et des maux qu'elle leur avoit causés, qu'en lui offrant un vaste Domaine qu'elle devoit regarder un jour comme sa propriété la plus précieuse en Amérique" (XV y XIX).

Para Labat su vida libertina era atractiva a pesar de las incomodidades y por ello atrajo en pocos años a muchos franceses e ingleses. Estuvieran las coronas en paz o en guerra en Europa, devenían amigos tan pronto como llegaban a la isla, ignoraba cuándo, y no tenían otros adversarios que los españoles (V, 61-62). Delaporte repetía, carecen de mujeres y niños, se asocian por parejas para vivir y rendirse recíprocamente todo tipo de servicios, los bienes eran comunes y pertenecían al que sobreviviera. Pero añadía de inmediato, no existía propiedad y se lo dejaban todo, afirmando luego, contaban con cierto número de *engagés*. Se consideraban libres de cualquier obligación previa; hasta la religión tenía poca relevancia y apenas recordaban a sus padres (95-97).

Wimpfen reproducía, finales del 18, la interpretación confusa y clásica, diría que engendrada por Exquemelin: aventureros franceses y algún inglés, expulsados de San Cristóbal por los españoles, acogieron a la deshabitada costa occidental de Santo Domingo, 1627, deviniendo la raíz de los filibusteros; cansados de deambular y de su peligrosa existencia, muchos, los más ingleses, fueron a Tortuga, pero volvieron a dicha costa, donde se juntaron a los bucaneros, cazadores cuya vida errante y precaria llevó a los filibusteros de navegantes-soldados a campesinos. Y añade, "Deux besoins qui réuniront toujours les hommes en sociétés, le besoin de l'ordre et celui de se perpétuer, déterminèrent ces nouveaux habitants a demander un chef et des femmes (I, 105 y 107).

Boyer-Peyreleau, repetía enredo similar, expulsados y asilados en Tortuga, pronto acrecentados con aventureros de doquier, en especial holandeses huyendo de violencias españolas; fanáticos de la libertad y desvinculados de las

leyes de su patria o de cualquier sujeción; no tenían otra ocupación que pelear con toros salvajes de Santo Domingo. Tras el ataque y recuperación de Tortuga, 1738, decidieron piratear contra Castilla, amparando muchos colonos que huían de privilegios exclusivos con que se les subyugaba. Su rencor hacia los hispanos era implacable, redujeron sus colonias a un estado de extrema miseria y se metamorfosearon en corsarios para hacerles una guerra de exterminio, llevaron lejos el pánico al nombre de filibusteros que habían adoptado, también decía desconocer su origen.

Resistieron en Tortuga y costa norte de Santo Domingo, mientras piratas ingleses se establecían en Jamaica; durante las guerras eran corsarios, con la paz pescadores y cazadores, pero cualquier ocasión era buena para atacar ibéricos por tierra o mar. Añade una valoración moral, su vida fue una mezcla de las más heroicas virtudes guerreras y atroz delincuencia. Piensa no hubo otra sociedad similar y que habrían podido someter toda América si hubiese contado con un jefe que, en vez del afán de rapiña, hubiera sido capaz de inspirarles el de conquista. Y aprovechaba para contribuir al discurso nacionalista galo, diciendo que interesada Francia por Santo Domingo, 1665, el "immortel" Ogeron creó esta "précieuse" colonia, y demostró, "à la gloire de l'humanité, qu'il n'est point d'hommes, si pervers qu'ils soient, d'ont on ne puisse tirer un parti avantageux par une sage administration. C'est un modèle à offrir, sinon aux princes, du moins aux gouverneurs". Otros filibusteros siguieron su empeño, en 1697 tomaron Cartagena, pero de regreso enfrentaron las escuadras inglesa y holandesa que, aliadas de España, los desbarataron (II, 247 y ss y 200-201)

Con monotonía desesperante se repetía lo mismo en el *Voyage*, añadiendo que quienes llegaron a Santo Domingo y Tortuga, con ánimo pacífico, pretendían fundar una colonia agrícola y mercantil. El ataque español, destruyendo y asesinando, supuso que aquellos devinieran, en réplica, piratas. Añade que, organizados en su anarquía, los bucaneros tenían una especie de código, vivían en familia, con bienes comunes, quitaban a otros, pero nunca se robaban. Los calificaba de valientes, intrépidos, feroces, de sangre alterada, unos por instinto, otros en represalia. También el autor anónimo aprovecha la ocasión, "La vie des flibustiers est le roman de la marine française, roman mêlé d'horreurs sanglants et d'heroïsme merveilleux", implicó que Francia ocupase Saint-Domingue y hacia 1666 se les utilizó para colonizarla (18-19).

La maraña sigue, Blanchet, en confuso trabajo de fines del pasado siglo, amasijo de dislates y lugares comunes, tampoco disipa dudas; si cita bucaneros ayudados por *engagés*, sugiere que de *fly boat*, nave muy velera, derivó filibustero, apodado también Hermano de la Costa o Demonio de los Mares; y añade, hoy se tildarían de "anarquistas marítimos". Tras reconocer que se confundían bucaneros y filibusteros, caía en la misma ensalada, diciendo, "Partidarios de absoluta independencia, los flibusteros no acataban leyes de ningún país", la autoridad de un jefe sólo duraba lo que una expedición, sin esposa ni familia, se asociaban por parejas con bienes en común que, al fallecer, eran del superviviente, vivían de la rapiña pero no se robaban, se repartían beneficios de acuerdo a

normas concretas, de haber diferencias se resolvían con un duelo, cumplían siempre su palabra e imponían pena capital a traidores o cobardes; decía también "entregábanse con frenesí a la crápula y el libertinaje, gastando a toda prisa el fruto de sus maldades. Llama la atención su intensísimo y persistente odio a España". Usaban pequeñas naves, en las que "realizaron sus primeras fechorías", que les permitían esquivar cañonazos y en el abordaje "su recurso predilecto: peleaban como energúmenos". Agregaba que, católicos y protestantes, rezaban antes de comer o pelear (38-41).

Haring, en trabajo ya clásico, dedicaba el segundo capítulo a los bucaneros, cazadores de animales orejanos en Santo Domingo, mientras filibustier era la pronunciación francesa de freebooter. Sostenía eran equivalentes, y que los bucaneros solían navegar con patente de corso de los gobernadores de Jamaica o Tortuga, en menudas naves de un palo o, como máximo dos, y vela triangular; su refugio preferido era el golfo de Honduras y la Costa Mosquita, Providencia y, desde 1642, Roatán, de difícil navegación para naves grandes. Explicaba que el filibusterismo, accidental hasta 1640, devino después corso ya organizado, que acogió *engagés* hartos. Citaba lo que dijeron jesuitas galos, Dutertre, Labat y Charlevoix (71-72, 78 y 82). Drake atacó Santo Domingo contando con la ayuda de esclavos de las plantaciones, delincuentes, forajidos y otros emboscados; en 1571 empezó a interesarse por Panamá, donde tuvo útiles contactos con los cimarrones, lo que ya será permanente, que le proporcionaron baquianos y tropas auxiliares, un documento menciona más de 3 000; y de pasada menta muchos marinos desertores (65). Más allá Butel opina que mucho colonizador inglés, reo de delitos precisos, en América intentó devenir filibustero, teniendo con los nativos una actitud bien distinta que la de los colonos; consiguiendo que aquéllos, a voluntad, fuesen excelentes auxiliares, les avituallasen y se emparejasen entre ellos fácilmente. Refiere que el gobernador de Jamaica envió a A. Coxon, héroe de la expedición al Mar del Sur, 1680, a Honduras para someter a los boscanos del palo campeche, rebeldes ante cualquier autoridad (94, 111 y ss. y 146 y ss.).

3.3. Garifonas et alii.

Hemos visto gentes de todas las etnias rechazando la agresión y asilándose en distintos lugares; como era de maliciar hubo entre ellos solidaridad y fusión, si bien en algún grupo y en las primeras etapas predominaran de forma aplastante los varones. Y curiosamente, otro enigma de la historia, se menciona un sólo caso, el de los garifonas o caribes negros, incluso ellos, cómo no, envueltos en el misterio.

Labat denominó San Vicente centro de la Republica Caribe: con mayor número de *sauvages* y considerable asimismo el de negros, en su mayoría huidos de Barbada, aquéllos los habían vendido a españoles o franceses e ignoraba la razón de la mudanza que los llevó a recibirles entre ellos y verlos como si formaran un solo pueblo; opinaba que había crecido la suma de los últimos,

apoderándose de mujeres e hijas. Llegó a fantasear que los caribes deberían ir a otra isla si un día les hacían trabajar como sus esclavos. En 1719 Francia intentó retener a los cimarrones, pero se emboscaron y se enguerrillaron, mientras los nativos no ayudaron a los galos. Añadía que había llegado a la isla hacía años y sin ningún provecho un jesuita bretón (IV, 442 y ss.).

A poco Hennepin, sostenía que algunos, tomados en guerras, eran esclavos de los nativos, llamados tamons; pero, y aquí surge la leyenda, la mayoría procedían de un navio holandés o español encallado cerca (574).¹ Delaporte aludía a una nación, bien distinta, viviendo entre los caribes, que adoptó sus usos; algunos negros cuyo origen, tan reciente, se ignoraba; citaba náufragos o cogidos a los españoles en sus primeras guerras (260). Chanvalon les dedicó más espacio que otros escritores; primero justificaba a los nativos, si alguna vez se habían opuesto a los galos o tomaron las armas, fue para responder a la usurpación de éstos, pues defendían su libertad, el único bien que amaban y la superioridad logística europea le hizo pensar que tenía algún derecho; aquéllos que rían vengar ofensas, injusticias o violencias, que no podía garantizarles el interés ni la religión occidentales. Citaba a los garifonas con las palabras de Delaporte; sobre el origen pensaba podían haber escapado de islas francesas, parecer que tenía por el más inverosímil. Copiaba la opinión de Tertre, procederían de los liberados por caribes en colonias españolas; mentaba también abusos de los negros con los caribes, que pidieron ayuda a Martinica. Auguró, "A juger de l'avenir pour le progrès du commerce, par la marche de la politique moderne & par les principes du droit des gens établis par l'Europe armée, en vertu duquel elle prétend pouvoir s'approprier les pays qui lui étaient inconnus, on peut assurer que l'Isle de Saint-Vincent cessera comme les autres Isles du Vent, d'être habitée par ces anciens possesseurs" (38 y ss.). Luego relataba lo ocurrido en 1718, se les acusó de dar asilo a esclavos fugitivos de islas francesas, para él difícil de demostrar, provocando un asalto galo, imprudente e injusto, que fracasó por mal dirigido, con poca gente y sin ayuda caribe, que prometieron y porque los garifonas se emboscaron sin abusar de su victoria. Lo tenía Chanvalon por acto de hostilidad contra una nación libre, con la que había paz desde 1660, lo que debió irritarles, pero fueron a Martinica rogando y preguntando cuál era su crimen u ofensa. Incluso ofrecieron su isla con la condición de que les dejaran vivir en paz. En 1719 se firmó un tratado al respecto (41 y ss.).

Según Boyer-Peyreleau, africanos de Martinica encontraban asilo, desde hacía dos años, entre caribes confinados en el noroeste isleño, con los que organizaban ataques, implicando una expedición punitiva contra ellos, 1658, asesinando niños y mujeres. Añadía, que exiguos vestigios caribes, estaban concentrados en Dominica y San Vicente y refería el mito del naufragio, datándolo en 1700 (II, 229 y 317) y en nota daba su versión sobre la cimarronera de

1. Lo mismo se decía en la Costa Atlántica de Nicaragua, cfr., Izard, "Poca subordinación y menos ambición", *Boletín Americanista*, 42-43(1992-1993), 174-175.

San Vicente, hacia 1700 naufragó una nave de la trata, africanos sobrevivientes se refugiaron en las montañas y acogidos por los caribes, devinieron tan numerosos al mezclarse con ellos y acoger esclavos huidos de Barbada, que se les llamó caribes negros. Por la paz de 1763 San Vicente pasó a Inglaterra, sus habitantes, furiosos por esta cesión, les declararon la guerra hasta 1773, cuando se consolidó el acuerdo, fijándose límites a su territorio. En 1779 retomaron las armas en favor de Francia que ocupó la isla, pero la devolvió a Inglaterra tras la paz de 1783. Había todavía algunos en la parte oriental (II, 232-233).

Bibliografía

- BELLIN, *Déscription géographique des isles antilles possédées par les anglois*, [Paris], 1758, 171.
- BIET, Antoine, prestre, *Voyage de la France Equinoxiale en L'isle de Cayenne*, Paris, 1664, F. Clouzier, 432.
- BLANCHET, Emilio, *Corsarios, contrabandistas y filibusteros. Monografía histórica*, Matanzas, 1900, R.L. Betancourt, 80.
- [BOURGEOIS], *Voyage intéressant dans différentes colonies françaises, espagnoles, anglaises &*, Londres, 1788, J.-F. Bastien, 507.
- BOUTON, Jacques, de la Compagnie de Iesus, *Relation de l'establissement des françois depuis l'an 1635 en l'isle de la Martinique, l'une des antilles de l'Amérique*, Paris, 1640, S. Chamoisy, 150.
- BOYER-PEYRELEAU, Eugène-Édouard, colonel, *Les Antilles Françaises, particulièrement la Guadeloupe ...*, Paris, 2^a1825, Chez Ladvoat, 3 v.
- BRETON, Raymond Père, *Relations de l'Isle de la Guadeloupe*, Basse-Terre, 1978, Société d'H^e de la Guadeloupe, 2 vols.
- BUTEL, Paul, *Les Caraïbes au temps des flibustiers, XVI^e-XVII^e siècles*, Paris, 1982, Aubier Montaigne, 299
- BUTEL-DU MONT, *Histoire et commerce des Antilles Anglaises*, sl, 1758, 284.
- COPPIER, Guillaume, *Histoire et voyage des Indes Occidentales ...*, Lyon, 1646, 201.
- CHANVALON, Thibault de, *Voyage a la Martinique*, Paris, 1763, J.B. Bauche, 191 + 30.
- CHARDON, Daniel Marc-Antoine, *Essai sur la colonie de Sainte-Lucie. Par un ancien Intendant de cette Isle*, Neuchatel, 1779, 154.
- DEBIEN, G., *Le peuplement des Antilles Françaises au XVII^e siècle. Les engagés partis de La Rochelle (1683-1715)*, Caire, 1942, Ins. Français du Caire, 223.
- DELAPORTE, M, l'Abbé, *Le Voyageur françois ou la connaissance de l'Ancien et du Nouveau Monde. Mis au jour &*, Paris, 1775, L. Cellot, Nouvelle edition, 350.
- GAUTIER, *Journal de la campagne des isles de l'Amérique...*, Troyes, 1709, Jacques Le Febvre, 274.
- HARING, Clarence H., *Los bucaneros de las Indias occidentales en el siglo XVII*, París-Brujas y Caracas, 2^a1939, Desclée de Brouwer y ANH, 275.
- HENNEPIN & DE LA BORDE, *Voyages curieux et nouveaux de messieurs ————. Où l'on voit une description très particulière d'un grand pays dans l'Amérique [...] avec une relation curieuse des Caraïbes sauvages des isles Antilles de l'Amérique [...]*, Ams-

- terdam, 1711, Aux dépens de la Compagnie, 634.
- LABAT, Jean-Baptiste, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique. Contenant l'histoire naturelle*, Paris, 1722, P.F. Gilfart, 6 vols.
- LÉONARD, Nicolas-Germain, "Lettre sur un voyage aux Antilles", en *Oeuvres de* _____, Paris, 1797, Chez Didot Le Jeune, I, 173-240.
- LEDRU, André-Pierre, *Voyage aux isles de Ténérife, la Trinité, Saint-Thomas, Sainte-Croix et Porto-Ricco, exécuté par ordre du gouvernement français, depuis le 30 septembre 1796 jusqu'à 7 juin 1798, sous la direction du capitaine Baudin* ... Paris, 1810, A. Bertrand, 2 vols.
- MAVRILE DE S. MICHEL, F., *Voyage des isles camercanes en l'Amérique qui sont partie des Indes Occidentales [...]*, Mans, 1652, H. Olivier, 434.
- MERRIEN, Jean, *Histoire mondiale des pirates flibustiers et négriers*, Paris, 1959, Grasset, 487.
- MOREAU, Jean-Pierre (ed.), *Un flibustier français dans la Mer des Antilles en 1618-1620. Manuscrit inédit du début du XVII^e siècle publié par* _____, Clamart, 1987, Editions J.-P. Moreau, 263.
- MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Loix et constitutions des colonies françoises de l'Amérique sous le vent*, Paris, 1784, Quillau, 30 vols.
- NOTES *Sur la Guadeloupe, 1765*. Cuaderno de viaje manuscrito, 99 + 12 gravados.
- PACIFIQUE DE PROVINS, P., *Briève relation du voyage des isles de l'Amérique*, Paris, 1646, Nicolas & Jean de la Coste, 30.
- PELLEPRAT, Pierre, SJ, *Relation des missions des PP. de la Compagnie de Jesus dans les Isles, & dans la Terre Ferme de l'Amérique Meridionale*, Paris, 1655, S. et G. Cra-moisy, 92+121+6+31
- PRÉFONTAINE, M. de, *Maison rustique a l'usage des Habitants de la partie de la France équinoxiale, connue sous le nom de Cayenne*, Paris, 1763, Cl.J.B. Bauche, 127.
- REGNAULT, Élias, *Histoire des Antilles. Et de Colonies Françaises, Espagnoles, Anglaises, Danoises et Suédoises*Paris, 1849, F. Didot Freres, 160
- RELATION *de ce qui s'est passé, dans les Isles & Terre Ferme de l'Amérique, pendant la dernière Guerre avec l'Angleterre* ..., Paris, 1671, Gervais Clouzier, 2 vols.
- [ROCHFORT, C. de], *Histoire naturelle et morale des Iles Antilles de l'Amérique*, Rotterdam, 1658, Chez Arnold Leers, 533.
- TERTRE, R.P. du, *Histoire générale des Antilles habitées par les françois* ..., Paris, 1667-1671, Thomas lolly, 4 vols.
- ROGGEVEEN, Arent, *Le Premier Tome de la Tourbe Ardante, Illuminant toute la region des Indes Occidentales* ..., Amsterdam, 1676, Pierre Goos, 79.
- ROMANET, J., général de brigade, *Voyage à La Martinique*, Paris, 1804, L. Pelletier, 195.
- SOULASTRE, Dorvo, *Voyage par terre de Santo-Domingo [...] au Cap-Français*, Paris, 1809, Chaumerot, 408.
- VOYAGE *pittoresque dans les deux Amériques. Résumé général de tous les voyages de Colomb [...] par les rédacteurs du voyage pittoresque autour du Monde*. Publié sous la direction de M. Alcide d'Orbigny, Paris, 1841, Furné et Cie, 568.
- WIMPFEN, Baron de, *Voyage à Saint-Domingue, pendant les années 1788, 1789 et 1790*, Paris, 1796, Chez Cocheris, 2 vols.